

NOS CHÉRIS



(Une opinion qui se modifiera.)

Lolotte.—Envoie donc ! Ne crains pas, j'ai les mains grandes pour mon âge.

LE CIRQUE DE GAVARNIE

POÈME INÉDIT DE VICTOR HUGO

Garvarnie !—un miracle ! un rêve !

Architectures

Sans constructeurs connus, sans noms, sans signatures,
Qui dans l'obscurité gardez votre secret,
Arches, temples qu'Aaron ou Moïse sacrerait,
O champ clos de Tarquin où trois cent mille têtes
Fourmillaient, où l'Atlas hideux vidait ses bêtes,
Casbahs, at-meïdans, tour, kremlins, rhamseïons,
Où nous, spectres, venons, où nous nous asseyons,
Panthéons, parthéons, cathédrales qu'on faites
De pauvres charpentiers aux âmes de prophètes,
Monts creusés en pagode où vivent des airains,
Aux plafonds montueux, sombres ciels souterrains ;
Cirques, stades, Elii, Thèbe, arène de Nîmes,
Noirs monuments, géants, témoins, grands anonymes,
Vous n'êtes rien, palais, dômes, temples, tombeaux,
Devant ce colisée inouï du chaos !

Vois ; l'homme fait ici le bruit de l'éphémère.
C'est l'apparition, l'énigme, la chimère
Taillée à pans coupés et tirée au cordeau.
L'aube est sur le fronton comme un sacré bandeau.
Et cette énormité songe, anguste et tranquille.
Morceau d'Olympe ; reste étrange d'une ville
De l'infini, qu'un être inconnu démembra ;
Cour des lions d'un vague et sinistre Alhambra ;
Gageure de Dédale et de Titan ; démence
Du compas ivre et roi dans la montagne immense :

Stupéur du voyageur qui suspend son chemin :
Exagération du monument humain
Jusqu'à la vision, jusqu'à l'apothéose ;
Monde qui n'est pas l'homme et qui n'est plus la chose ;
Entrée inexplicable et sombre du granit
Dans le rêve, où la pierre en prodige finit ;
Problème ; précipice édifice ; sculpture
Du mystère ; œuvre d'art de la fauve nature ;
Construction que nie et que voit la raison,
Sur le mur de la nuit, la fresque de l'abîme ;
C'est Vignole à la base et l'éclair sur la cime ;
C'est le spectre de tout ce que l'homme bâtit,
Terrible, raillant l'homme, et le faisant petit.

La grande Pyramide, ici, serait la borne
Où le taureau courbé vient aiguïser sa corne,
Et tu demanderais : quel est donc ce caillou ?
Plante dans le pavé du cirque d'Arle un clou.
Et ce clou jettera dans l'herbe qui se fane
La même ombre qu'ici la colonne Trajane.
Quel joueur gigantesque a laissé là ce dé ?
Un mont dort dans un angle, un autre est accoudé,
Et la brume à son cou s'enfile et pend comme une goutte
Vois croître vers la cime et vers le bas décroître,
Ecaillant de lichens leurs lourds granits vermeils,
Ces grands cercles de bancs superposés, pareils
A des bois roulés l'un au-dessus de l'autre,
Avec on ne sait quelle attitude d'apôtre.
Un rocher rêve au seuil ; et, le long des degrés,
D'autres bloc stupéfaits, voilés, désespérés,
Semblent des Niobés, des Rachels, des Hécubés.
Vois ces pavés ; le moindre a dix mille piéds cubes !

La forme est simple, c'est le cirque ; mais le mur,
A force de grandeur et de vie, est obscur.
Qu'est-ce que c'est qu'un mur vertical, rouille, fruste,
Où comme un bas-relief le glacier blanc s'incruste ?
Des albâtres, des gneiss, des porphyres cadues
Mêlent à ses créneaux des arches d'aqueduc,
Et là-bas la vapeur sous des frontons estompe
Des éléphants portant des blocs, baissant leur trompe.
Ces tours sont les piliers angulaires, de quoi ?
Du vide, de l'éther, du souffle, de l'effroi.
L'impossible est ici debout ; l'aigle seul brave
Cette incommensurable et farouche architrave.
Comme lorsque la terre a tremblé, sont confus
Dans l'herbe les chevaux, les chapiteaux, les fûts.
Tout se mêle, l'art grec avec l'art syriaque.
Sous les portes croupit l'ombre hypocondriaque.
Vois : tours où l'on dirait que chante Beethoven.
Pylône, imposte, cippe, obélisque, peulven,
Tout en foule apparaît ; soubassements, balustrés
Où l'eau naécée étale au jour ses vagues lustrées :
Crevasses où pourraient tenir des bataillons ;
Sur les parois, des creux pareils à ces sillons
Qu'aux temps diluviens laissent aux seuils des autres
Et dans les grands roseaux des passages de ventres ;
Là, des courbes, des arcs, des dômes ; par endroits,
Des murs carrés, des plans égaux, des angles droits ;
Partout la symétrie inconcevable et sûre ;
Des grandins dont on semble avoir pris la mesure
Aux angles des genoux des archanges assis.
Des pinacles géants portent des oasis.
Ordre et gouffre. Que sont les pins sous les arcades ?
De l'herbe. Et l'arc-en-ciel s'envole des cascades !

Tout est cyclopéen, vaste, stupéfiant ;
Le bord fait reculer le chamois défilant ;
L'édifice, étageant ses marches que l'œil compte,
Blanchit de plus en plus à mesure qu'il monte,
Et, de tous les rellets de l'heure s'empourprant,
Passe du roc calcaire au marbre pur, et prend,
Comme pour consacrer sa forme solennelle,
Sa dernière corniche à la neige éternelle.
Combien a-t-il de haut ? demande au ciel profond,
Au vent, à l'avalanche, aux vols d'oiseaux qui vont,
Aux douces chutes d'eau que l'ombre entend se plaindre
Dans cet épouvantable et tournoyant cylindre,
Aux gaves épuisés d'écume et de combats
Qui s'écroutent, torrent en haut, fumée en bas !

Piranèse effaré, maçon d'apocalypses,
Seul comprendrait ce nœud d'angles, d'orbes, d'ellipses.
Pourtant l'œil peut encore en mesurer, le jour,
La forme inexprimable et l'effrayant contour ;
Mais, sitôt qu'effaçant le bord, le fond, le centre,
Le soir dans l'édifice ainsi qu'un brouillard entre,
La forme disparaît. C'est sous le firmament
Une espèce d'étrange et morne entassement
De brèches, de frontons, de cavernes, de porches,
Où les astres hagards tremblent comme des torches,
Et, dans on ne sait quel cintre démesuré,
De l'étoile qui flotte avec de l'azuré.

Entre encor plus avant dans la chose géante.

Ce cirque, ce bassin, embouchure béante,
Imprime un mouvement de roue à l'aigüillon
Et fait de tout le vent qui passe un tourbillon ;
La bise habite là, traître et battant de faille,
Et la trombe y tournoie en spirale éternelle,
Embûche formidable à prendre l'ouragan ;
Le précipice s'ouvre en gueule de volcan,
Et malheur au nuage errant qui se hasarde
A venir regarder par quelque âpre lézarde !
Sitôt qu'il y pénètre, il ne peut plus sortir ;
Il a beau reculer, trembler, se repentir,
Le tourbillon le tient. C'est fini. Le nuage
Lutte, et bat le courant comme homme qui nage ;
Il roule. Il est saisi ! Vois, entends-le gronder.
Il fait de vains efforts, il cherche à s'évader ;
On dirait que le gouffre implacable le raille ;
Il monte, il redescend ; le long de la muraille,
Fauve, il quête une issue, un soupirail, un trou ;
Étreint par la rafale, égaré, fuyant, fou,
Il vomit ses grêlons, crache sa pluie, et errible
D'aveugles coups d'éclair l'escarpe ment terrible.
Et le vieux mont s'émeut : car les rocs convulsifs
Tremblent quand, s'accrochant aux pitons, aux récifs,
Du haut de l'azur vaste où toujours elle rôde
Libre et sans soupçonner l'immensité de fraude,
A ce sombre entonnoir trébuchant brusquement
Et de son épouvante et de son hurlement
Ébranlant la paroi, les tours, la plate-forme,
La tempête, ce loup, tombe en ce piège énorme.

Voisinage effrayant pour les arbres, tordus
Par le vent ou roulés dans l'abîme, éperdus !

Du brin d'herbe au rocher, du chêne à la broussaille,
Tout l'horizon autour du cirque noir tressaille ;
Le gave a peur ; le pic, par l'orage mouillé,
A le frisson dans l'ombre, et le père éveillé,
Pâle, écoute, parmi les sapins centenaires,
Rugir, toute la nuit, cette fosse aux tonnerres.

VICTOR HUGO.

RIEN QU'UN PETIT RETARD

Jos.— Hello ! Fred ; je pensais te trouver mort ;
ne devais-tu pas te suicider aujourd'hui ?

Fred.— Oui, mais comme je n'étais pas bien,
j'ai remis la partie à quelques jours.